

a été fait par M. Axenfeld; enfin nous devons à la plume compétente de M. Brierre de Boismont ce qui a trait aux *maladies mentales*.

La grosseur de ce volume ne nous a pas permis d'aller plus loin. Nous réservons pour un cinquième volume le *rhumatisme et la goutte*, les *maladies incertæ sedis*, telles que la *scrofule*, la *lèpre*, et enfin les *vices fonctionnels divers* qui n'auront pas été traités dans le corps de l'ouvrage.

Nous serons heureux alors d'avoir donné à la mémoire de Requin, dans la mesure de nos forces, un témoignage de reconnaissance pour l'amitié dont il nous honorait.

GERMER BAILLIÈRE.

1^{er} novembre 1862.

NOTICE

SUR

LE DOCTEUR REQUIN

Nous n'avons d'autre titre qu'une ancienne et constante amitié pour parler de l'habile praticien, du savant et lucide professeur que la Faculté de médecine a perdu voilà bientôt huit ans, et dont le dernier ouvrage est mis aujourd'hui sous les yeux du public. Ce n'est pas cet ouvrage, ce ne sont ni les écrits, ni le talent médical de M. le docteur Requin, que nous nous proposons d'apprécier. Ceux-là seuls pourront avec autorité rendre justice à ses travaux qui possèdent eux-mêmes les secrets de la science, de cette science dont il était le respectueux adepte et dont l'intérêt et la gloire lui tenaient tant au cœur. Il ne nous est permis d'accepter qu'une tâche, à la fois plus douce et plus facile : nous voulons raconter sa laborieuse vie, et dire à ceux qui ne l'ont pas connu les rares qualités de son âme, les dons heureux de son esprit.

Peu d'hommes ont été mis plus rudement aux prises avec les difficultés de la vie, et en ont plus résolument triomphé. Il est vrai qu'un puissant auxiliaire l'avait de bonne heure soutenu : il était né avec une vocation : sorte de privilège qui manque à tant de gens d'esprit ! Jamais il n'avait connu les stériles tourmens de l'hésitation ; il n'avait eu besoin ni de consulter ses goûts, ni d'essayer ses aptitudes. Dès les bancs du collège, son choix était tout fait : sa vie n'avait qu'un but : il avait décidé qu'il serait médecin.

D'où lui venait cette résolution ? Souvent, chez les enfans, de tels projets ne sont que passagers. L'exemple de leurs parens, certaines circonstances qui les étonnent ou les séduisent, leur font prendre avec eux-mêmes des engagemens précoces dont le temps a bientôt fait justice. Chez le jeune Requin, c'était un

instinct plus sérieux, un instinct tout personnel qui décidait de son avenir ! Les traditions de sa famille, s'il avait dû les suivre, auraient donné un autre cours à ses idées. Son père avait fait les guerres de la république et de l'empire ; il s'était distingué sur les champs de bataille, et avait conquis des honneurs et des grades dont il avait droit d'être fier. L'influence du toit paternel avait donc, selon toute apparence, été d'abord plutôt guerrière que scientifique. Mais la chute de l'empire vint d'abord modifier ces premières impressions. Puis le général Requin lui-même fut bientôt enlevé à sa famille ; ses blessures l'avaient forcé de quitter le service dès 1809 ; il mourut le 31 juillet 1817, laissant pour toute fortune le droit de réversion sur la tête de sa veuve d'une faible part de sa pension de retraite. A cette pension l'empereur avait joint un riche emploi de finances, l'entrepôt principal des tabacs à Lyon, sorte de dotation comme on en créait alors pour la vieillesse des vétérans. La réaction qui suivit les Cent Jours priva de son emploi le général Requin et sa mort fut pour les siens une seconde ruine. En deux années cette famille avait passé de la plus grande aisance à la plus étroite condition. Un tel exemple était fait pour inspirer l'amour des carrières indépendantes, et l'on comprend que le jeune Requin ne sentit grand attrait ni pour la vie des camps, ni pour le sort des fonctionnaires.

Mais les carrières qui pouvaient le séduire exigent toutes un noviciat, et à quelles conditions ce noviciat s'accomplit-il ? C'est un cercle vicieux. Pour devenir indépendant, il faut commencer par l'être. L'esprit ne suffit pas, ni le travail non plus ; il faut encore pouvoir attendre un succès longtemps incertain ; il faut non-seulement quelque argent, mais, ce qui est plus rare et plus coûteux, du temps, beaucoup de temps. Que sera-ce donc si parmi ces carrières vous vous attachez à celle dont les épreuves sont les plus longues et les débuts les plus décourageants ? C'était celle-là pourtant, c'était la médecine qu'avait choisie notre écolier. Comment tenir une telle gageure ?

Ici devait éclater toute l'énergie de sa vocation. En 1817, lorsque son père mourut, il avait à peine quatorze ans et allait commencer sa seconde. L'idée d'interrompre ses études ne lui vint pas un seul instant, bien qu'il sentit que sa famille ne pou-

vait plus en faire les frais. Se suffire à lui-même, tirer parti de ce qu'il savait déjà pour se donner moyen d'en savoir davantage, apprendre et enseigner tout ensemble, tel fut le plan de vie qu'il se traça sur-le-champ et auquel, pendant quinze années, il devait demeurer obstinément fidèle. Sait-on ce qu'il en coûte pour prendre un tel parti, et surtout pour le suivre ? Mener ainsi de front la vie de professeur et la vie d'écolier, faire emploi de son temps minute par minute, l'esprit toujours tendu, sans une heure de repos, sans un délassement, quel effort de raison à cet âge ! quelle force de volonté ! quel infaillible gage de succès !

Tant qu'il fut au collège, quelques heures de son temps, consacrées chaque jour à des répétitions et rachelées souvent aux dépens de ses nuits, lui donnèrent le moyen d'achever ses études ; mais une fois ce premier pas franchi, une fois ses classes brillamment terminées, comment passer à sa grande entreprise ? où trouver cet argent sans lequel nul ne peut ni prendre ses inscriptions, ni acquérir ses grades, ni se munir des livres nécessaires, ni vivre enfin, tant bien que mal, pendant un stage interminable ? Il n'y avait qu'un moyen, et il s'y résigna : il se fit précepteur, vie ingrate, situation difficile dont les meilleurs esprits gardent souvent une fâcheuse trace ! Heureusement pour le futur docteur, il n'eut affaire qu'à des gens de cœur, à de bienveillantes natures qui, tout en rétribuant ses services, eurent la bonne grâce de le traiter en ami. Mais si la chaîne était douce, la tâche n'en était pas moins rude, et il n'était pas homme à la rendre légère en négligeant un des deux devoirs qu'il s'était imposés. L'ardeur de l'étudiant ne portait pas la moindre atteinte au zèle du précepteur. Il donnait à l'école et aux amphithéâtres tout le temps qu'il avait à lui ; jamais il n'eût entamé la part de ses élèves. Ce n'était pas seulement conscience, c'était aussi chez lui plaisir de retrouver, en leur donnant leçon, ses traditions de collège. Il avait pour les lettres, surtout pour les lettres grecques et latines, un de ces vrais amours qui ne meurent jamais. Tout en façonnant sa mémoire aux exigences de la science, tout en la surchargeant de mots et d'idées techniques, il ne lui avait jamais permis de faire infidélité aux nombreux vers d'Horace, de Virgile ou d'Homère, dont autrefois elle s'était nourrie. Et comme

souvent il arrive à ceux qui ont le bonheur de conserver ce don si rare d'une mémoire obéissante, il ne lui déplaisait pas de le laisser paraître, au moins par occasion. S'il eût été, de son état, professeur de littérature, il en eût peut-être abusé, mais s'en servant en amateur, c'était un agrément, une variété de plus dans le cercle fécond de sa conversation. Ce qui peut sembler étonnant, c'est qu'avec des penchants littéraires si prononcés et si bien secondés par la nature de son esprit, il ne se soit pas laissé aller à suivre tout simplement la carrière de l'enseignement. Déjà presque à demi professeur, son sillon était tout tracé ; il serait parvenu sans efforts, sans hasards, presque avec certitude, aux plus beaux postes de l'instruction publique. Rien ne donne mieux la mesure de sa passion pour la médecine, que cet abandon volontaire des lettres qu'il aimait tant.

Nous touchons au moment où cette constance à toute épreuve allait enfin porter ses premiers fruits. Reçu docteur en février 1829, un nouveau but de travail et d'efforts s'était bientôt offert à lui. Une chaire à la Faculté de médecine, ce but suprême de ceux qui dans cette carrière ont conscience de leur force, lui apparaissait dans l'avenir ; mais il fallait d'abord franchir le premier pas, l'agrégation. Un concours allait s'ouvrir ; sans hésiter il entre dans l'arène, et au mois d'août de cette même année 1829, après les joutes les plus brillantes, après les plus incontestables preuves d'un vrai savoir médical et d'un rare talent d'élocution, il devient agrégé. Ce titre, enlevé d'emblée, de haute lutte, presque en même temps que le doctorat, attira sur lui les regards de ses rivaux aussi bien que de ses juges. De ce jour il avait pris rang dans cette élite de jeunes médecins que l'opinion appelle et désigne d'avance pour recruter la Faculté.

Aussi, deux ans à peine après ce premier succès, sans crainte d'être taxé de présomption, mais aussi sans espoir d'une victoire impossible, il crut pouvoir se présenter dans une lice plus redoutable, et concourir pour le professorat. Il ne voulait que s'aguerrir et prendre occasion d'exposer devant la Faculté, à propos de la chaire de physiologie, quelques vues générales sur l'enseignement de cette science, et certaines recherches auxquelles il s'était livré pour professer à l'Athénée pendant les

deux hivers précédens. Sa tentative eut le succès qu'il pouvait s'en promettre ; loin de passer pour un échec, elle ajouta plutôt quelque chose à sa naissante notabilité.

Ce n'est vraiment qu'en 1837, qu'il fit, sur ce périlleux terrain des concours, son premier essai sérieux. Cette fois il s'y présentait non sans de légitimes espérances ; c'était la chaire d'hygiène qu'il s'agissait d'emporter ; il y était préparé par des études spéciales. Une thèse pleine d'idées neuves et ingénieuses, bien présentée, bien soutenue, semblait lui garantir le succès. Sa défaite, inattendue du public au moins autant que de lui-même, ne l'étonna ni ne l'abattit ; quelques voix et des voix notables, obtenues dans le scrutin, l'avaient aussitôt consolé, et dès l'année suivante il se lançait dans un nouveau concours, aussi dispos et aussi bien armé que la première fois.

Il s'agissait d'une troisième branche de la science médicale, non plus de la physiologie ni de l'hygiène, mais de la thérapeutique. Un esprit moins souple, moins encyclopédique, n'eût pas même abordé l'idée d'approfondir ainsi coup sur coup trois sujets d'une diversité si grande. Requin s'en fit un jeu ; il avait sur la thérapeutique des idées arrêtées et originales, comme si jusque-là elle eût été son exclusive étude ; et, ce n'est pas tout, l'année n'était pas accomplie qu'on le voyait encore dans un nouveau champ clos, sur des matières entièrement différentes, à propos de la pathologie, ce vaste théâtre de l'observation médicale, tenter une fois de plus le hasard du scrutin.

Ainsi en trois ans trois concours, trois corps d'enseignement complets, médités, conçus et préparés, trois thèses écrites et soutenues, trois grands combats à outrance ; on a peine à comprendre cet excès de courage. Après de tels exploits il pouvait succomber ; ses défaites devenaient des triomphes. Nous en avons pour garant les paroles pleines d'émotion que prononçait, en lui rendant les suprêmes devoirs, un de ses rivaux heureux, un des hommes dont il estimait le plus et la personne et le talent. Dans ces concours répétés, si Requin ne parvenait pas au but de ses désirs, il en atteignait un autre : l'ensemble de ses échecs l'avait tellement fait grandir dans l'estime du monde médical, qu'il avait pris d'avance, on peut le dire, sa place au sein de la Faculté avant d'y être matériellement admis.

Dix ans s'écoulèrent pourtant avant qu'il fit un dernier appel

à ses juges, avant qu'il remportât le prix de sa persévérance. Soit que cette succession d'infructueuses tentatives l'eût, en dépit de sa philosophie et de sa bienveillance naturelle, momentanément froissé, soit qu'un autre courant d'études, une autre direction d'idées se fussent emparés de lui, il parut renoncer pendant cet intervalle à toute poursuite nouvelle d'un succès désormais presque certain. La mort de M. Fouquier, survenue en 1851, laissait vacante une chaire de pathologie médicale; c'était sur ce terrain que Requin avait soutenu sa dernière lutte; les questions pathologiques étaient devenues depuis ce temps son étude favorite; il avait entrepris sur ce même sujet un ouvrage considérable dont il avait déjà publié deux volumes, dont il préparait le troisième; l'occasion semblait décisive, elle réveilla ses justes prétentions, et bien lui prit de les faire valoir, car il recueillit en un jour le prix de toutes ses luttes passées; sa victoire fut complète; à onze voix sur quinze, il devint professeur.

Il nous souvient de la joie franche et sans contrainte que lui fit éprouver ce beau jour, *Calculi candore laudatus dies*, pour emprunter, comme lui, le langage de Pline. Dans sa vie, dans sa personne c'était une métamorphose. Quelle que fût sa confiance en ses forces, et si incontesté que semblât son mérite, c'était bien autre chose d'avoir enfin la fortune pour soi, d'autant plus qu'elle allait se complaire à le dédommager de ses anciennes rigueurs. Ce succès n'était que le prélude d'une faveur qu'il avait recherchée avec autant de constance que sa chaire de pathologie. L'Académie de médecine allait enfin lui ouvrir ses portes; et vers le même temps il recevait un autre honneur dont il n'était pas moins jaloux, un service d'hôpital de plus en plus actif et important. Médecin de l'Hôtel-Dieu-annexe depuis 1840, il fut appelé à la Pitié en 1851, à l'époque où il obtint sa chaire au concours; l'année suivante il devint médecin de l'Hôtel-Dieu.

La carrière lui était ouverte, il en touchait le but. Toutes les distinctions qu'il avait pu rêver étaient venues s'offrir à lui en moins de deux années; elles l'auraient conduit, non pas à l'opulence, il n'était pas de ceux qui savent l'acquérir, mais à cette facilité de vie que jamais il n'avait connue, et donc il goûtait à peine les premières douceurs. C'est au milieu de ces espérances, au début de cette nouvelle vie, que la mort allait le saisir. Vers

les premiers jours de décembre 1854, une indisposition qui prit en se prolongeant de graves caractères alarma ses amis. Esclave du devoir, sans pitié pour ses propres maux, il voulut, au bout de quelques jours, se rendre un soir à l'École de médecine, où l'appelait un examen remis une première fois pour attendre sa présence. De ce jour le mal prit une intensité dont ne purent triompher, ni les soins de la plus dévouée compagne, ni l'art des hommes les plus habiles, de ses plus affectueux confrères. Après vingt jours d'une lente agonie, il nous fut enlevé le dimanche 31 décembre à cinq heures et demie du soir, il n'avait que cinquante et un ans.

Ce que la science perdait en lui, le simple récit de sa vie suffit à le faire comprendre. Ils sont rares les esprits d'une trempe aussi ferme, à la fois vigoureux et sagaces, infatigables et pénétrants, ardens à recueillir les faits, prompts à les éclaircir. C'est par eux qu'à certains intervalles le champ des sciences naturelles, des sciences d'observation, s'agrandit et s'illumine non des lueurs trompeuses qu'enfante l'esprit de système, mais d'une clarté franche et durable. Comme professeur et comme écrivain didactique, Requin touchait à peine à la maturité; il avait devant lui quinze ou vingt ans, peut-être, de réflexions, d'études et de progrès; il avait à recueillir et à coordonner les souvenirs de sa longue pratique au chevet des malades. Par tout ce qu'il a produit dans l'agitation et le feu de sa vie militante, on peut juger de ce qu'il eût mis au jour une fois libre d'écrire avec calme et recueillement. On ferait de nombreux volumes de tous les opuscules, mémoires, dissertations, notices, articles de journaux ou de revues qui, depuis 1834, étaient échappés à sa plume; et le jour même où il fut mortellement atteint, pendant qu'il achevait ses *Éléments de pathologie*, ce grand ouvrage dont il était justement fier, puisqu'on s'accorde à y reconnaître une lucidité et une force de raison remarquables jointes à un art d'exposition souvent piquant et original, il ébauchait déjà dans sa pensée d'autres œuvres d'aussi longue haleine, et chez lui de tels plans n'étaient pas de simples rêveries. Rien n'était moins rêveur que l'esprit de Requin: il ne pensait que pour parler ou pour écrire, ne concevait que pour exécuter. Le temps lui pouvait manquer, la volonté jamais; et toujours à la longue il se tenait parole. Il lui fallait quel-

ques années encore, quelques années de cette arrière-saison qui seule complète une vie d'étude, les plus précieuses, les plus nécessaires des années, et à coup sûr il aurait fait éclore tous ces germes qui couvaient en lui, il aurait ajouté des titres considérables à ceux qui feront vivre son nom.

La mort ne l'a pas permis, elle n'a pas voulu qu'il achevât sa tâche. Pour la postérité, il aurait pu grandir; pour ceux qui l'ont connu, qui ont vu de près son esprit et son cœur, qui ont profité de ses lumières et maintes fois mis à l'épreuve la sûreté de son coup d'œil, la fermeté de ses avis, l'heureuse promptitude de ses résolutions, pour ceux dont il était l'espoir et la sécurité, qui lui devaient ou la prolongation de précieuses vies ou le rétablissement des plus chères santés, pour ceux-là sa tâche était complète, il n'avait rien à acquérir qui pût augmenter leurs regrets.

Il inspirait la confiance sans rien faire pour la capter. Son apparence un peu rude cachait un fond de rare bienveillance, et un chaleureux intérêt qui se laissait bientôt deviner, vous attachait à lui non moins que son savoir. S'il manquait de ménagemens pour ces indispositions éphémères que le charlatanisme prend seul au sérieux et qu'il a soin de grossir pour se ménager des triomphes, s'il laissait faire beaucoup à la nature et n'usait des moyens curatifs qu'avec mesure et presque avec lenteur, personne ne s'alarmait plus vite et plus sérieusement que lui, sans le laisser paraître, quand le moindre symptôme décelait un cas grave, personne ne perdait moins de temps à couper court au mal. Ces contrastes, ce mélange de véhémence et de modération, se retrouvaient chez l'homme aussi bien que chez le médecin. Son caractère au fond était calme et tempéré; vrai disciple d'Horace, nourri de ses préceptes non moins que de ses vers, par règle et par instinct, en toute chose il évitait l'excès; ce qui n'empêchait pas que, animé par la contradiction, il ne lui arrivât parfois de soutenir son opinion avec assez de chaleur et d'entrain, avec une causticité assez mordante pour sembler au premier abord ardent, passionné et presque un peu tranchant: c'était le feu de son esprit, feu passager, entraîné logiquement, jamais intention blessante; aussi le voyait-on presque aussitôt se gouverner et rentrer de lui-même dans sa pente naturelle. Un trait achève de le peindre: jamais à aucune

époque de sa vie, pas même avant qu'il devint professeur, avant que le succès lui eût rendu l'indulgence facile, jamais personne ne pourra dire qu'il l'ait surpris hasardant sur le talent ou les lumières d'un seul de ses confrères, si peu notable qu'il fût, non pas un mot désobligeant, mais une parole de doute ou même une simple réticence. En est-il un grand nombre, même entre les meilleurs, dont on pourrait en dire autant?

Ce n'était pas assez de cette bienveillance, ni d'un autre don presque aussi rare, qu'on pourrait appeler la charité médicale, sorte de philanthropie pratique qui consiste à traiter avec la même sollicitude, la même patience, les mêmes soins, les mêmes égards, les souffrans de toute condition, les pauvres comme les riches, les serviteurs aussi bien que les maîtres; — Requin avait trop bien connu lui-même le malheur, et surtout il était trop véritablement bon pour ne pas pratiquer sans effort ce genre de charité; — mais son âme s'élevait encore plus haut, il était né capable de dévouement, sa vie depuis son enfance n'avait été envers les siens qu'un continuel sacrifice. Ce n'était pas uniquement pour sa propre instruction, pour se donner moyen d'achever ses études qu'il s'était imposé, à la mort de son père, un si rude labeur. Avant de penser à lui il pensait à sa mère, cherchait à la soulager, lui consacrait la première part de ses faibles épargnes; il pensait à ses sœurs, à leur éducation, y travaillait lui-même, et rencontrant chez l'une d'elles de remarquables dispositions, on le vit, au plus fort de ses propres études, trouver pendant plusieurs années, le temps de lui donner chaque jour des leçons et de la doter ainsi de la meilleure des richesses.

Quant à cet autre dévouement qui appartient en propre au médecin, le sang-froid devant l'épidémie et la contagion, genre de courage au moins égal à l'intrépidité du soldat, et qui est à l'héroïsme du martyr ce que l'amour du prochain est à l'amour de Dieu, personne en donna-t-il jamais d'aussi fréquens exemples? Sa vocation n'avait été si précoce et si vive que parce qu'il avait dans l'âme cette abnégation généreuse. C'est là la pierre de touche du véritable médecin, il faut qu'à toute heure il soit prêt à sacrifier sa vie pour la science ou pour l'humanité; seulement il en est qui se contentent d'attendre l'occasion, Requin était de ceux qui la cherchent et la provoquent. A

chaque apparition du fléau qui depuis trente ans a tant de fois désolé l'Europe, il avait sollicité l'honneur de l'étudier et de le combattre aux postes les plus périlleux. C'était la seule brigade dont on pût l'accuser, la seule faveur qu'il eût jamais reçue. Par un de ces élans d'enthousiasme il était volontairement accouru en 1835 dans le département de Vaucluse ravagé par l'épidémie; il y avait affronté de tels dangers et rendu de tels services que les populations reconnaissantes demandèrent pour lui tout d'une voix par l'organe du conseil général une récompense que sa grande jeunesse rendait exceptionnelle: c'est ainsi qu'à peine entré dans la carrière il fut presque à son insu décoré de la croix d'honneur.

Il avait si souvent bravé la maladie, sa santé semblait si vigoureuse, sa constitution si robuste, qu'il se croyait invulnérable, et ses amis avaient fini par partager son illusion. C'est pourtant, selon toute apparence, dans les salles de l'Hôtel-Dieu qu'il aura pris le germe du mal qui lui a donné la mort, affection typhoïde, de toutes les maladies de ce genre celle qu'à son âge, selon les lois ordinaires, il devait le moins redouter. Mais l'excès du travail l'avait mal préparé à subir un tel assaut. La vie s'était chez lui peu à peu et sourdement usée. Sa récente prospérité, loin de l'amollir, loin d'éteindre sa passion pour l'étude, l'avait plutôt surexcitée. A mesure que ses fonctions et ses devoirs absorbaient en se multipliant une plus grande part de son temps, il semblait dévoré d'un plus grand besoin de travail. Cette énergie exubérante qui l'avait sauvé dans la détresse, ne lui permettait pas de jouir longtemps du fruit de ses efforts. La destinée de ces fortes natures est de tomber au champ d'honneur. Mais s'il est mort avant le temps, il a du moins quitté ce monde avec la certitude de n'y pas mourir tout entier. Il lui a été donné d'y faire assez de bien pour s'assurer un long honneur dans les annales de sa profession, et dans le cœur de ses amis un impérissable souvenir.

L. VITET.

ÉLÉMENTS

DE

PATHOLOGIE MÉDICALE.

TROISIÈME SECTION.

DE LA PATHOLOGIE SPÉCIALE,

OU

NOSOGRAPHIE SYMPTOMATIQUE.

(149. — et 67, B. γ.)

1685. *Énumération des chapitres.* — C'est en cinq chapitres que nous distribuerons toutes les maladies médicales qu'il nous reste encore à étudier; c'est à savoir celles qui n'ont pour raison essentielle et vraiment distinctive en nosographie, dans l'état actuel de nos connaissances, ni la constatation d'un vice matériel bien établi, ni l'éclatante évidence d'une cause déterminante (86.) ou spécifique (89.), mais pour lesquelles il n'y a réellement pas d'autres titres positifs et incontestables que les données symptomatologiques. Disons-le sur-le-champ, on ne verra figurer, dans la présente section, que des genres nosographiques plus ou moins anciennement consacrés par le consentement général des médecins. Prenez-les un à un, vous les retrouverez tous, mais différemment distribués, il est vrai, chez les divers auteurs, hormis quelques innovateurs systématiques qui ne se font pas scrupule de dénaturer la science au gré de leurs propres idées; mieux que cela, vous les retrouverez tous au lit des malades, et les entendrez reconnaître par l'immense majorité des praticiens. Ce que j'aurai fait ici, et où j'aurai mis un peu du mien, c'est de les coordonner et de les grouper d'une certaine façon qui, après bien des réflexions, après bien des maniemens et des remaniemens, agréé définitivement à mon esprit comme étant la plus convenable et la mieux assortie aux conditions de mon plan nosographique.